

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1984)
Heft: 735

Artikel: Contre-nature
Autor: Stauffer, Gil
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1017026>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La méthode allemande

La sociale-démocratie allemande (SPD) possède une institution exceptionnelle, intitulée très germaniquement Commission des valeurs fondamentales. Formée de militants de toutes les principales tendances, cette commission veille sur les principes du parti. Créée il y a une dizaine d'années, son utilité n'a jamais été remise en cause lors du renouvellement de son mandat, après chaque congrès bisannuel.

Depuis quelques jours, les travaux de cette commission sont accessibles au public. Un éditeur vient de publier, sous la direction d'Erhard Eppler¹, six

rapports: Valeurs fondamentales dans un monde menacé (1977), Valeurs et droits fondamentaux (1979), De la culture politique en démocratie (1980), Les limites humaines des réalisations techniques (1981), Le mouvement ouvrier et le changement de la prise de conscience et du comportement sociaux (1982), Godesberg aujourd'hui (1984).

Le dernier rapport aboutit à une conclusion unanime: la SPD doit reviser son programme d'ici à la fin de la décennie mais les principes de Godesberg tels que reconnaissance de la démocratie, par exemple, ne doivent pas être remis en question.

On connaît l'influence de l'Allemagne fédérale sur nos Confédérés alémaniques; ils ne manqueront pas de tirer la leçon de ce travail.

¹ Erhard Eppler. «Grundwerte für ein neues Godesberger Programm», rororo aktuell 5437.

NOTES DE LECTURE

«Une petite pensée humaine»

Dres Balmer a rompu la loi du silence, Dres Balmer est un traître. Employé de l'Organisation Humanitaire Internationale et envoyé dans un petit pays d'Amérique latine, il a osé non seulement dire ce qu'il faisait, mais aussi ce qu'il voyait, et surtout ce qu'il pensait¹.

Reprenons dans l'ordre. Les tâches de Balmer, en tant que délégué, consistent principalement à aller rendre visite aux prisonniers politiques, à s'assurer qu'ils sont bien traités, à avertir leurs familles du lieu où ils se trouvent emprisonnés; à organiser des convois de personnes déplacées, lors d'évacuations de villages; à enregistrer des noms, tenir des listes à jour; à intervenir auprès des autorités pour obtenir des informations précises, quand arrivent des nouvelles, très souvent sous forme de rumeurs, des nouvelles de rafles, d'arrestations massives, de disparitions.

Et que voit Balmer, dans ce petit pays gouverné par une junte qui se dit débordée par les éléments extrémistes, de droite ou de gauche? Des morts d'abord, beaucoup de morts, qu'on ramasse à l'aube sur le bord des routes, mutilés, ou qu'on retrouve enfouis à la hâte. Des gens pauvres qui cherchent à survivre, entre les rafles de la police ou de l'armée, les commandos de la mort, les raids de l'opposition. Des gens riches aussi, qui invitent le délégué à boire des cocktails dans leur villa, oasis absurde au milieu de la violence et de la pauvreté. Des Américains, dont la présence se fait de plus en plus sensible. Un pays enfin, superbe et misérable, entre mer et volcan, où la mort se promène comme chez elle.

Et Dres Balmer se pose des questions; c'est là que son livre devient tout à fait subversif. Sa réflexion, entre autres, l'amène à poser, et à opposer, le couple «humain/humanitaire». Comment se fait-il, se demande Balmer, que dans son travail humanitaire, il ait tant de fois le sentiment de ne pas se comporter humainement? Il lui faut rester neutre,

ne jamais porter de jugement moral, ne pas s'engager, refuser d'aider des gens, parce que ce qu'ils demandent sort du strict cadre des attributions du délégué, écouter sans broncher les propos mensongers des autorités, afin de pouvoir continuer à travailler: «Nous travaillons ici avec l'accord du gouvernement. Une réalité qui ne fait qu'améliorer l'image de marque de ce même gouvernement à l'étranger» (p. 128). Balmer doit alors se souvenir avec force de ceux qu'il a contribué à sauver, pour faire taire quelque temps ces questions.

Ce livre est aussi un beau livre, excellemment traduit par Ursula Gaillard, et qui nous offre, parmi des pages de sang, de colère et d'amertume, la surprenante beauté d'une écriture constamment adaptée à son propos. Livre poignant, livre actuel s'il en fut, qui pose des questions gênantes, les seules vraies, à une Suisse bardée de bonne conscience. Lisez *L'Heure de cuivre*.

Catherine Dubuis.

¹ «Nous pouvons dire aux journalistes ce que nous faisons, mais nous ne pouvons pas leur dire ce que nous voyons.» Dres Balmer, *L'Heure de cuivre*, Editions d'En Bas, Lausanne, 1984, p. 54.

LE POINT DE VUE DE GIL STAUFFER

Contre-nature

Allons, cessons.

Cessons de (nous) raconter tant de salades à propos de défense de la nature.

Puisque, de fait, nous la détestons.

Depuis longtemps et peut-être depuis toujours.

Non, non, nous n'aimons pas les forêts. Puisque voilà bien 10 000 ans que nous les fauchons. Et que les traverser, de nuit, continue de nous faire peur. Peur!

Vieille peur soudée au fond de nos crânes. Peur parce que nous savons bien, de millénaire expérience, à quoi nous en tenir: la nature est féroce. Pas de quartier, pas de discussion. Pas plus

d'importance accordée à la mort d'une fourmi qu'à un génocide. Gigantesques jeux de forces, d'équilibres, d'oscillations auxquels nous ne comprenons pas grand-chose.

Non, nous n'aimons pas la nature.

Ou seulement policée, répertoriée, cartographiée, radiographiée. Arrangée, débarrassée de l'obscur, de l'imprévisible, du dangereux. Utile, seulement, utilisable, profitable. Pasteurisée, touristique.

Certes, nous aimons les couchers de soleil technicolor, le jus des oranges, le cul blanc fugitif des chevreuils. Nous admirons l'endurance du loup, le vide métaphysique du désert et la subtilité des acides aminés.

Mais nous nous méfions — à juste titre: de la peste, de la grêle, des serpents à sonnette, du mildiou, des courants marins qui dévient de leur cap. Pan! un coup de fusil. Chut! les prévisions de la météo. Vite! l'oxygène et les antibiotiques.

* * *

Feu, horloges, tournevis, stations spatiales: même combat. Acier des bombes et des scalpels. La technique est un tournevis serrant ou desserrant le temps et l'espace. Elle permet de prévoir, d'avoir un peu moins peur. Tout outil un peu élaboré est *contre-nature*: il allonge et renforce nos bras et nos jambes, élargit notre œil, amplifie notre voix, se substitue à notre souffle. Il fait de nous ce que nous ne sommes pas. Il autorise le détournement des règles: de moins en moins proie, de plus en plus prédateur.

Mystère et boule de neurones.

* * *

Tout cela pour dire qu'il ne peut y avoir de *protection de la nature* sans rétablissement de l'ordre proies/prédateurs. Les écologistes soi-disant démocrates sont des idiots ou des menteurs: ils rêvent en rose.

On n'arrête pas des masses de prédateurs à demi-fous par des lois et des discours.

Mais avec quoi, alors?

En ces jours anniversaires du Débarquement, j'ai une idée...

G. S.

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Maligna lex, sed lex

Montbenon, Tribunal cantonal.

Témoin «de moralité» dans le procès d'un objetteur de conscience! Je m'étais bien promis de ne plus jamais prêter la main à l'un de ces procès, où l'armée est à la fois juge et partie; où tout est couru d'avance — bref: une mascarade.

Mais dans le cas particulier, les choses se présentaient différemment.

L'accusé, qui avait refusé de faire son école de recrues dans les années 70 et s'était vu condamné par deux fois à un total de douze mois de prison ou d'arrêts répressifs, mais en fait n'en avait accompli que huit, ayant été libéré «pour bonne conduite» (notons en passant que la libération conditionnelle, dont bien sûr on ne peut que se réjouir pour l'intéressé, est une aberration dans le cas d'un objetteur, puisque d'une part, il est certain qu'il se conduira «bien», mais que d'autre part, il est non moins certain qu'il récidivera!)

poursuivant sur sa lancée, et logique avec lui-même, refuse de payer aujourd'hui la taxe militaire — ce qui lui vaut de comparaître devant un tribunal *civil* et non plus *militaire*!

Fort bien.

Je ne connaissais pas l'avocat, M^e Schwaab, qui m'a paru fort sympathique, intelligent, et à l'ouïe de qui je me remémorais les vers de Paul Eluard: «*Je dis ce que je vois / Ce que je sais / Ce qui est vrai.*»

Je connaissais un peu le juge Rodieux, pour avoir lu son livre — un bon livre — paru chez l'ami Grand aux éditions Ouverture: *Les chemins du printemps*, récit consacré à la délinquance juvénile, dans la préface duquel j'avais lu ces lignes remarquables, dues à la plume d'Yves de Verdilhac, avocat général des Hauts-de-Seine: «Nous ne serons

jamais trop prudents, trop humbles. Car nous ignorons ce qui se passe dans le cœur des hommes, et si celui qui comparait devant un Tribunal n'est pas plus près du Ciel que ceux qui le condamnent.» En un sens, je n'ai pas été déçu: le juge m'a paru un homme courtois, ouvert, respectueux de celui, de ceux qu'il avait en face de lui. Malheureusement, la loi est la loi — non pas *Dura lex, sed lex*, mais *Mala... Maligna lex, sed lex!* Une loi absurde, mais que le juge, apparemment, ne pouvait qu'appliquer! Qu'en est-il? L'accusé a «payé sa dette» à l'armée en accomplissant un certain nombre de mois de prison. On le punit *une seconde fois* pour le même «crime», au mépris de la justice, voire même de la loi, comme le démontre fort bien M^e Schwaab. Notez que par le moyen des poursuites, éventuellement de la saisie, l'argent qu'on lui réclame a déjà été récupéré et l'est de toutes façons, frais en plus. Au premier scandale de la double peine pour une même faute s'en ajoute un second: on frappe pour un délit inexistant!

Conclusion: l'accusé est condamné à six jours d'arrêts et aux frais de la cause, qui s'élèvent à deux cents francs. Autant de jours gaspillés, qui pourraient être mieux employés; autant d'argent jeté par les fenêtres: l'accusé a fait la preuve de sa sincérité en versant des sommes bien supérieures à des œuvres d'aide au tiers monde et à l'Institut de recherches pour la paix. Or cet argent fait cruellement défaut: dans son livre, le juge Rodieux fait remarquer que le service vaudois de *prévention* dans la lutte contre la drogue est absolument insuffisant et que d'ailleurs, la seule façon de la vaincre serait «de susciter chez ses victimes une raison de vivre plus attrayante, plus forte que les séductions de la morphine ou de l'héroïne!» (p. 105). Or nous ne savons que sévir.

L'ancien conseiller fédéral Chevallaz avait naguère écrit un livre intéressant: *La Suisse ou le Sommeil du Juste* (Payot 1967)... Comme le temps passe: on se persuade que ce sommeil est aujourd'hui plus profond que jamais! Lisez *La Nation* pour vous en assurer.

J. C.